

Une saisissante réflexion sur le mal et l'engagement

Péju, au bout du conte

Les contes proposés dès la petite enfance ont une cruauté nue qui effraie aujourd'hui sans cesser de fasciner. Ouvert par une énigmatique parabole sur un couple de frère et sœur, perdus dans une forêt à l'orée d'un monde en guerre, où tout s'est abîmé, et fermé sur un épilogue faussement apaisant, *Le Rire de l'ogre*, nouveau roman de Pierre Péju, joue de cet effet tout en en traquant le mystère.

Aurolé du succès populaire inespéré que lui valut son précédent opus, *La Petite Chartreuse* (Gallimard, 2002), Livre Inter 2003 porté à l'écran par Jean-Pierre Denis (2005), le romancier offre là autant une méditation sur le mal qu'une réflexion sur le sens de l'engagement artistique face à l'horreur absolue.

Si c'est dans le Vercoors, terre martyre de la folie nazie, que Paul Marleau se fixe, dès qu'il en ressent frontalement la force (« Je ne résiste pas à l'envie de croquer le ricane ment fixe d'une pierre, ou le geste énigmatique d'une branche. C'est moins le paysage du Vercoors qui m'attire, que ces blocs épars, malmenés par les éléments. Je frissonne, mais en dessin, j'effleure la matière du monde »), là qu'il rencontre Philibert Dodds, sculpteur dont l'œuvre commémore aux abords du plateau les résistants sacrifiés et dont l'exemple incite à sa vocation artistique, là encore qu'il retrouve Clara Lafontaine, photo-

graphe qui court les terres d'actualité les plus brûlantes pour traquer sur le visage de ceux qui vont tuer, mourir peut-être aussi, le secret de cette inhumanité dont son père, médecin de la Wehrmacht, ne s'est jamais remis, tout s'est joué bien plus tôt. Dans l'ombre faussement familière de la forêt bavaroise, décor de ces Märchen dont les Grimm ont diffusé le folklore terrible.

Été 1963 : le narrateur vit dans le village de Kehlstein une révélation décisive. Reçu par son correspondant dont tout le sépare (Paul est « *der Franzose* » ou le « *dessinateur* » : un type un peu artiste, fantasiste et approximatif, donc parfaitement français »), il découvre par indice la noirceur d'un drame dont le silence garantit l'oubli. Une quête qui paradoxalement le distrairait de ses propres angoisses : « *Je suis si jeune encore ! J'ai depuis quelque temps déjà l'impression confuse que mon enfance s'effondre derrière moi comme une falaise friable. Mon enfance heureuse, un peu mélancolique, puis déchirée par le meurtre inexplicable de mon père, le désarroi de ma mère, l'abandon soudain de ma ville natale. Je suis si jeune encore !* »

Au contact de Clara, singulière et en marge, dont le père fait un rempart odorant et aigu de roses à la folie de son épouse, rivée à son piano comme un naufragé à sa bouée, pour abolir le souvenir des trombes d'acier qui ont

détruit sa ville et effacé les siens, il scrute un réel mensonger à force de s'évertuer à vivre « *comme avant* ».

Kehlstein. Moins une étape dans un apprentissage de l'âge d'homme qu'une matrice véritable. « *C'est en ces lieux que j'ai dû mourir, très vite, en un seul été. C'est là que j'ai pris goût à la distance, à l'absence de tout ce qui est familier, à mon statut d'étranger, et donc à ce qui-vive permanent.* »

« Idiot et saint »

Mais cette lucidité est-elle humaine ? « *Idiot et saint des temps nouveaux* », le tout jeune docteur Lafontaine confie à son carnet, sur le front russe : « *L'espace qui se jette sur nous ne baliait pas les choses, ne fouette pas les corps : il les rend simplement minuscules. Ici, l'immensité est un rite monstrueux. Malgré le vacarme des chenilles de nos chars, j'entends rire l'espace russe.* »

Ce rire qui salue la défaite de l'humain, Paul va lui donner forme, travaillant la matière, pierre et fer, quand Clara l'éteint dans le regard, clos ou hébété, de ceux qui œuvrent à sa gloire. Sans réparer jamais le préjudice, intime et universel, cause fantasque dont ils se sont, chacun à leur manière, fait les champions. « *Du passé des êtres les plus proches, vous de leur vie entière, on ne retrouve jamais que des lambeaux pleins de silence et de possibilité, comme quand on ouvre des placards contenant des vêtements démodés, déparpillés et quelques traces au fond des poches, vieux tickets, notes de restaurant disparus, pièces de monnaie qui n'ont plus cours et autres brindilles d'une existence effacée.* » ■

PH.-J. C.

Chronique des jours d'une mère célibataire

Vivre sa vie

LE TIROIR À CHEVEUX
d'Emmanuelle Pagano.

POL. 136 p., 14,50 €

Le soleil s'est couché lentement dans le rouge. Un rouge profond comme celui d'un rideau de théâtre. Au soir, les marinettes ont volé haut, tout en rond, dans le ciel. Demain, le vent viendra de l'ouest. C'est le cer. Il nettoie la grisaille. Balaye les nuages. Installe le beau temps. Promet la terre chaude et les odeurs qui montent. Il en est qui rassurent, qui apaisent, qui entourent. Mémoire des effluves. On peut se racrocher à tant de petits riens. La très jeune narratrice du *Tiroir à cheveux* a gardé en rempart des senteurs fugitives. Les ombelles des fenouils, l'huile d'amande douce. Un étrange viatique qui la tient étonnamment intacte dans une vie d'accrocs. De séquences brutales. Ses « copains » la partouvent à plusieurs dans les bois. « *Is me poussaient dans les églantiers qui griffaient ma nuque mon dos, puis mes seins mon ventre (...). Ma tête était pleine de ronces. Je me laissais faire mais les églantines étaient douloureuses. Je prenais dans mes paumes égratignées leurs pétales douillet. Je les broyais. Mes copains parfois me tendaient la main pour me relever. J'avais peur que ça m'enlève le parfum acide et chéti que je venais de voler, et que je gardais précieusement dans mon poing.* » C'est le prix à payer pour s'imaginer libre. Pour s'affranchir enfin d'une étouffante famille. Les mots aigres, les claqués. Le père encaserné dans une genarderie de village. La mère et son ménage. Comment on s'émancipe sans trop le faire exprès.

Elle a eu un enfant cette toute jeune fille. Seule. A même pas 15 ans. « *Je m'en suis aperçue trop tard pour en parler.* » Un petit garçon blond qui ne sait pas grandir. Gémissant et sans mots. Qui ne peut pas marcher. Et un autre à sa suite, étonnant petit frère. Seule encore. Elle joue à la maman jusqu'à s'en épuiser.

Gardez vos mouchoirs secs. Pas plus de mélo que de chronique sociale. Ce court récit d'Emmanuelle Pagano (qui a publié déjà : *Pour être chez moi*, éd. du Rouergue, 2002 et *Pas devant les gens*, éd. de La Martinière, 2004) parle d'aptitude au bonheur. De désir de revanche et d'envie d'exister. Son héroïne travaille dans un salon de coiffure et voue aux cheveux une vénération croissante qui prend son origine dans le souvenir du jour où, petite fille, on l'a forcée à couper ses longues boucles brunes. « *J'aime les cheveux, explique-t-elle, même gras, rêches, épais. Mats, soyeux, souples au toucher, moites. J'aime toucher les cheveux. Regarder, épier. Mats, soyeux, leurs couleurs, leurs textures. Et m'approcher des têtes, par derrière, par côté. J'aime surprendre les mouvements des mèches. Les renifler en douce.* » Une embellie étrange. Les phrases simples enveloppent une chronique terriblement intime. Dans la désespérance douce d'un avenir inquiet. Le texte nous saisit et nous fait chair de poule, entre effort et envie. Compassion et colère. Effraction et respect. Tout est tellement vrai, tellement dépeint. Emmanuelle Pagano est si proche et sincère... Ils sont rares ces livres qu'on relit sans attendre, comme si l'on voulait ne jamais les fermer. ■

XAVIER HOUSSIN

Le sixième roman de Gisèle Pineau

Voyage triangulaire

FLEUR DE BARBARIE
de Gisèle Pineau.

Mercure de France, 408 p., 20 €

Enfant, Gisèle Pineau fut une « *nég zagonale* » ou une « *néropolitaine* » selon les jours et les départements... Née aux Antilles, et débarquée très tôt sur le continent, elle devint une Antillaise en France et une Française aux Antilles. Déracinée à la merci du racisme des uns et de la discrimination des autres, elle rejoignit malgré elle la cohorte de ceux qu'on nomme « *les exilés* » et y inscrivit sa destinée.

Depuis, en effet, devenue infirmière en psychiatrie et écrivain, elle n'a jamais cessé, tant sur un plan géographique que littéraire, de franchir l'océan en tous sens, dans une quête inlassable.

Pour son sixième roman, *Fleur de Barbarie*, elle nous offre cette fois un voyage triangulaire entre Saint-Louis du Sénégal, Saint-Louis du Missouri et Saint-Louis de Marie-Galante, avec tout de même un petit détour par la Sarthe et Paris... Comme dans ses précédents ouvrages, le circuit est donc bien en place, qui n'est pas sans évoquer, en un rappel

sourd, la scène primitive du peuple créole.

L'héroïne, Josette, est une pauvre gosse, livrée à la Ddass par sa mère dès son plus jeune âge, puis confiée à une gentille famille de fermiers sarthois. Las, à peine s'est-elle refait une santé que la voilà de nouveau arrachée à son milieu d'adoption et expédiée sans préavis à Marie-Galante, auprès d'une grand-mère rigide et taciturne.

« Retrouver tes racines »

Sa génitrice-courant d'air lui aura seulement fait l'offrande de ces quelques mots avant que de la jeter dans l'avion pour les îles : « *Tu ne dois pas être triste... Au contraire, tu vas retrouver tes racines...* » C'est avec cet unique bagage que la petite fille va devoir appréhender sa nouvelle existence, et plonger dans la lumière brûlante des Antilles. Voici donc les prémices d'un roman où style à la fois chatoyant, sensuel et violent, et à l'identité... multiple ! Décidément, on ne se refait pas...

Ce pourrait en effet être une saga, réunissant tous les ingrédients du genre : amours contraires, secrets de famille, dispari-

tions tragiques, vengeances glorieuses et j'en passe. Ce pourrait être une ode à Joséphine, « la » Baker, et sa ceinture de bananes, son enfance de misère, sa voix, son déhanché, ses douces enfances et son château. Ce pourrait être un réquisitoire farouche contre toutes les formes de... barbarie.

Mais aussi un admirable portrait de la France dite « profonde », ou bien encore, une ballade en noir et blanc, peuplée de familles aux chaînes trop lourdes, entre les trois Saint-Louis. Ce serait sans doute faire offense à leur auteur que de taire toutes ces pages vibrantes sur la passion de l'écriture et sa nécessité, sans compter celles qui narrent avec autant d'acuité l'enfance bafouée.

Vous l'aurez compris, *Fleur de Barbarie*, est un peu tout cela à la fois et bien davantage encore. Gisèle Pineau pensait perdre la vue durant la gestation d'un roman ; elle voulait y mettre tous les thèmes qui lui sont chers, comme pour un véritable livret-testament. Pari réussi. Depuis, elle a recouvert la santé. On lui, on nous souhaite encore beaucoup de romans comme celui-ci. ■

FLORENCE BOTT

LES CHARMES DISCRETS
DE LA VIE CONJUGALE,

de Douglas Kennedy
Auteur à très grand succès en Europe (il n'est pas édité aux États-Unis, son pays d'origine), Douglas Kennedy a le don de tenir ses lecteurs en haleine, par le biais d'intrigues à la fois serrées et suffisamment fines pour plonger dans la vie intimes des personnages. Ses histoires ont aussi le mérite d'éclairer certains aspects de la société américaine, vis-à-vis de laquelle il se montre très critique. A travers le destin d'Hannah Buchan, une jeune bourgeoise des années 1970 qui pursue fuir l'engagement politique et se retrouve,

Françoise Verny, l'oubli et la mémoire

En souvenir de l'amie anéantie

« SERONS-NOUS
VIVANTES LE 2 JANVIER
1950 ? »de Françoise Verny,
préface de Patrick Modiano
Grasset, 126 p., 13 €.

C'est un petit livre rouge. Sur la couverture, une photo de classe tout ce qu'il y a de plus classique – des jeunes filles bien rangées avec leur tablier blanc, entourant leur enseignante – et, au-dessus, le nom de l'auteur : Françoise Verny. Dès la préface, simple, limpide, de Patrick Modiano, le sentiment que l'on va aller droit à l'essentiel de la vie : « *J'ai l'impression de renouer le fil d'un dialogue interrompu. Françoise Verny, après la lecture de Dora Bruder, m'avait écrit que ce livre réveillait en elle le souvenir de Nicole Alexandre, sa meilleure amie du lycée Jules-Ferry, déportée à Auschwitz dans le convoi du 20 novembre 1943.* » Quelques pages plus loin, un fac-similé de la lettre de Nicole Alexandre adressée à Françoise Verny, de Drancy : « *27.2.43. Ma chère vieille Françoise. Excuse-moi après trois mois d'internement de n'avoir pas encore écrit. Mais c'est difficile...* »

par hasard, mêlée à un grave délit, l'auteur examine les tensions entre conservatisme et aspirations progressiste, sans cesse présentes dans l'histoire de son pays. R. R. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Bernard Cohen. Belfond, 528 p., 21 €

LE BEL ÉCHANGE,

de Claudine Galea
C'est une ville portuaire, aux couleurs et aux odeurs du Sud. Marseille, peut-être. Une femme blessée y revient, après la fin d'une histoire d'amour passionnée. Mais Claudine Galea n'écrit pas de roman sentimental, elle explore les états limites. C'était le cas dans son

premier texte. *Jusqu'aux os* (éd. du Rouergue 2003). C'est encore plus violent avec *Le Bel échange*, une recherche de l'absolu à travers la relation sadomasochiste de la narratrice et d'une jeune fille qu'elle initie, Pauline ; la douleur consentie et contrôlée ; les codes, le monde extérieur « *mis entre parenthèses* ». Jo. S. Ed. du Rouergue, « La Brune », 80 p., 7,50 €.

Une petite écriture ronde, appliquée. Ce sera la dernière fois que Françoise aura des nouvelles de Nicole. Françoise Verny, celle que l'on surnommait « la papesse de l'édition » ou encore « l'ogresse », est morte il y a tout juste un an, le 14 décembre 2004, à l'âge de 76 ans. Elle avait donc laissé un manuscrit dans lequel elle raconte comment, pendant plus de vingt ans, elle avait « évacué » Nicole. Jusqu'à ce jour de 1967 ou 1968, elle ne se rappelle plus très bien, où elle recit le manuscrit d'un journaliste prétendant des Israéliens s'étaient servis de victimes de la Shoah comme alibis. Sous le coup de la fureur, elle hurla le nom de Nicole qu'elle croyait enfoui dans l'oubli et ressortit de son grand placard cette lettre du 27 février 1943.

« Anéantie par l'Histoire »

Comme l'écrit Patrick Modiano, il aura fallu à Françoise Verny plus de cinquante ans pour trouver les mots, pour mettre au jour ce souvenir « dormant » qui ne l'avait jamais quitté. Alors elle raconte, d'une écriture fluide, sensible et contenue, le présent de 1942, « sa » Nicole « anéantie

par l'Histoire », sa propre judéité – formidable portrait de son arrière-grand-père, un certain Monsieur Goldstein, rabbin à Sittard, qui fut soudain pris en l'envie de manger du porc et qui, grâce à son ami Ernest Renan, finit par trouver un poste de correcteur d'hébreu à l'imprimerie nationale.

Catholique pratiquante, Françoise Verny poursuivit dans ce livre bouleversant son singulier dialogue avec Dieu qu'elle avait initié dans « *Pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Grasset, 1988). Elle admire ce juif qui avait passé toutes les années de guerre caché dans une cave à Cologne et qui avait écrit sur les murs de son cachot :

« *Je croyais au soleil même si l'en brille pas
Je crois à l'amour, même quand il ne m'entoure pas*

Je crois en Dieu même quand il se tait. »

En ce 4 octobre 2000, tandis qu'elle achève son livre, elle s'interroge : « *Je ne comprends pas le silence de Dieu devant l'atrocité. Je le supporte mal (...). Quand je pense à Nicole, je ne suis plus sûr de croire en Dieu.* » ■

FRANCK NOUCHI



LES JUNS ONT TOUS LA MÊME PEAU,
de Chloé Delaume.
C'est un livre fondateur pour Chloé

Delaume. Un livre-clé où l'auteur de *Certainement pas* (Verticales, 2004) rend hommage à un mort sans qui, dit-elle, elle ne serait pas. Ou du moins « *pas très bien* ». Ce mort, c'est Boris Vian. Nous sommes dans les années 1980, dans une petite ville des Yvelines. « *Personnage d'une fiction à la con, d'un scénario*

goret, d'un roman familial putride et affligeant »), la demoiselle découvre *L'Ectime des jours*. Ce soir-là, perdant sa virginité de lectrice, notre « *belle aux abois* » se jure qu'un jour elle sera métaphore. Qu'elle s'appellera Chloé – comme le personnage du texte de Vian. Quelques années plus tard, c'était chose faite : elle signait de ce nom le premier de ses textes, et donnait à entendre l'une des voix les plus singulières, mais surtout les plus intéressantes de la littérature française contemporaine. E. G. Ed. La Chasse au Snark, 96 p., 10 €.

Potentiel érotique de ma femme (Gallimard, 2004), *En cas de bonheur* retrouve la fantaisie allègre qui est la signature de David Foennikinos. Explorant le territoire miné et si fréquenté de l'adultère, puisque le couple est « *ce pays qui a la plus faible espérance de vie* », l'écrivain pimente sa réjouissante investigation en retournant certains emplois, tel celui du détective privé. Jean-Jacques et Claire sauront-ils une harmonie conjugale dont ils n'espèrent plus rien ? Sous la mineur de l'argument, une peinture brillante dont la leçon est aussi réjouissante et féroce que l'ironie du style. Ph.-J. C. Flammarion, 240 p., 16 €.